

Les Margueritte parmi leurs contemporains : la réception d'une écriture en duo

M. Carme FIGUEROLA CABROL

Universitat de Lleida

carme.figueroles@udl.cat

<https://orcid.org/0000-0002-5783-7851>

Resumen

El presente artículo tiene como objetivo analizar los factores que contribuyeron a asentar el estatuto de escritores en el caso de los hermanos Margueritte. Para ello, tras unas consideraciones sobre el campo literario en la Francia decimonónica, serán objeto de estudio las circunstancias que determinaron su ingreso y posterior reconocimiento entre el público contemporáneo: la influencia de la figura paterna, el general Margueritte, apreciado patriota que formaba parte del imaginario francés; la amistad y relaciones con exponentes de la literatura del momento (Zola, los Goncourt, Daudet, entre otros); el fenómeno de la escritura colaborativa, una moda que tuvo una recepción controvertida y la propia existencia de los autores, que cobró una dimensión pública a la que los Margueritte no fueron ajenos.

Palabras clave: escritura colaborativa, hermanos Margueritte, literatura francesa, sociología literaria, función autorial

Résumé

Cet article a pour but d'analyser les aspects qui ont contribué à asseoir la renommée des frères Margueritte. Pour ce faire, après quelques considérations sur le champ littéraire dans la France du XIX^e siècle, l'étude prendra comme objet d'étude les circonstances ayant déterminé leur entrée dans le monde artistique, puis leur reconnaissance parmi le public contemporain : l'influence de la figure paternelle, le général Margueritte, patriote estimé qui faisait partie de l'imaginaire français ; leur amitié et leurs relations avec les représentants de la littérature de l'époque (Zola, les Goncourt, Daudet, entre autres) ; le phénomène de l'écriture collaborative, une mode qui a bénéficié d'un accueil controversé ; enfin, l'existence même des auteurs sera passée en revue, puisqu'elle a acquis une dimension publique à laquelle les Margueritte n'ont pu échapper.

* Artículo recibido el 2/09/2024, aceptado el 19/12/2024.

Mots clé : écriture collaborative, frères Margueritte, littérature française, sociologie littéraire, fonction auctoriale

Abstract

The article aims to analyse the factors that contributed to establishing the Margueritte brothers' status as writers. To this end, after some considerations on the literary field in nineteenth-century France, the subject will focus on the circumstances that determined their entry and subsequent recognition among the contemporary public: the influence of their father figure, General Margueritte, an esteemed patriot who formed part of the French imaginary; their friendship and relations with exponents of the literature of the time (Zola, the Goncourt, Daudet, among others); the phenomenon of collaborative writing, a fashion that had a controversial reception; and the very existence of the writers, which took on a public dimension to which the Margueritte were not oblivious.

Keywords: collaborative writing, Margueritte brothers, French literature, literary sociology, auctorial function.

1. Devenir écrivain à l'époque des Margueritte

« On ne naît pas écrivain : on le devient ». Les termes de Simone de Beauvoir sur la condition féminine suggèrent l'importance du groupe social comme milieu où germe la fortune de l'individu créateur. Plus tard, Lucien Goldman empruntera une telle perspective dans son interprétation du théâtre racinien. Pierre Bourdieu a, lui aussi, repris une position similaire lorsqu'il a proposé pour l'étude de Flaubert ou de Manet le concept de *champ*, compris comme un « univers social qui est le monde des peintres, des critiques, des artistes, etc., qui obéit à des lois sociales, à des lois de fonctionnement, à l'intérieur duquel le peintre est lui-même inséré et à l'intérieur duquel il travaille » (Bourdieu, 2013 : 403). Le fait littéraire devient dès lors un fait social avec des règles propres, sans déni des spécificités que tout un chacun y apporte. Par ailleurs, l'histoire de l'art a utilisé l'idée de *génie*, surtout instituée par le XIX^e siècle, pour rendre compte du mérite littéraire ou artistique à travers lequel le sort de l'œuvre et de son auteur sont décidés par le public. En conjuguant les deux optiques, la considération sur une carrière littéraire se module au fil du temps, suivant les circonstances qui déterminent l'époque.

De nos jours les frères Paul et Victor Margueritte ont complètement sombré dans l'oubli : ils ne figurent pas parmi la pléiade d'écrivains auxquels les histoires littéraires consacrent leur attention¹. Or, une telle indifférence n'a pas toujours existé : le but de

¹ Dans le volume de Delon, Mélonio, Marchal, Noiray et Compagnon (2007), uniquement une brève mention leur est attribuée aux pages 573 et 607. Dans le volume de Jacques Dubois (2000) à propos des romanciers ayant pris en charge la représentation de la société française pendant les XIX^e et XX^e siècles, les Margueritte n'y sont même pas nommés.

cette analyse² consiste à donner un aperçu des considérations et jugements ayant entouré l'émergence de ces écrivains aux yeux du public français. Cet examen permettra, de surcroît, de mieux saisir la réception du phénomène de collaboration littéraire, en vogue à l'époque. Ce « discours social » sur la condition de l'écrivain – expression de Marc Angenot (1989) – a proliféré dans la presse, lorsque celle-ci a connu un essor indiscutable et que la publication périodique est devenue le mode majeur de viabilité littéraire, comme Dominique Kalifa ou Alain Vaillant l'ont prouvé (Kalifa et Vaillant, 2004 : 197-214). À ce propos nous avons interrogé environ deux cents occurrences tirées du fonds contenu sur le site *Gallica* concernant la période 1885-1900. À cette époque les Margueritte font leur entrée dans le panorama littéraire et ils débent dans leur production en commun. Sont également prises en considération des approches biographiques concernant les deux écrivains ainsi que des essais critiques contemporains dont le but est de relever les nouveautés en littérature.

2. L'atout de la filiation

Aux yeux de leurs contemporains, les frères Margueritte se définissent par une forte empreinte familiale : le père fait toutefois figure d'exception. Jean Auguste Margueritte était né en Lorraine au sein d'une famille humble à qui la colonisation a offert de belles opportunités. Ainsi, depuis son engagement dans l'armée comme brigadier jusqu'à son décès en général de brigade, plusieurs promotions se sont succédé : maréchal des logis, lieutenant des Spahis, lieutenant-colonel aux Chasseurs de France... Ses mérites lui ont valu la gloire. Dans l'ordre de l'intime, comme dans un conte de fées – pour parler comme Villepin (1991 : 19) –, ses vertus ont été un atout pour la réussite de son mariage avec Eudoxie Mallarmé. Le nom et la condition plus relevée de la jeune fille rendaient difficile l'union au sein d'une société à clôtures étanches.

D'un autre point de vue, le sort du père est associé à celui de l'Algérie, qu'il a connue en pionnier :

Au voyage de Margueritte à travers le Mزاب se rattachent les premiers essais de relations avec l'Afrique. Il organise en 1857 une petite caravane pour R'hatt, en plein pays des Touaregs, avec lesquels il fallait établir des relations, comme intermédiaires naturels de l'Afrique centrale et de l'Algérie. Margueritte eut tout d'abord à vaincre les répugnances des gens du Mزاب, race marchande qui craignait de perdre le monopole et les bénéfices de son commerce (Margueritte, 1886 : 3).

La maîtrise de l'arabe, de même que le respect et l'estime pour ce nouveau pays qui l'avait accueilli depuis ses sept ans et les chances accordées aux colonisateurs ont

² Cette étude s'inscrit dans le cadre du projet de recherche *Escritura colaborativa decimonónica: estudio de una nueva perspectiva narrativa en la literatura popular francesa* (PID2021-123009NB-I00/MCIN/AEI/10.13039/501100011033/FEDER, UE).

constitué un avantage pour Jean Margueritte. En dehors des activités militaires, il était devenu un administrateur réputé.

Ce double biais ne cesse d'être évoqué dans l'hommage que les Algériens lui consacrent à Kouba près d'Alger et qui fait la une de la presse en 1887³, car sa fin prématurée a été celle d'un héros. Participant en 1870 à la guerre contre la Prusse, il a subi une blessure mortelle à Sedan. Son service à la patrie atteignait par ce biais son degré le plus haut : voilà le sacre d'un patriote. Sa conduite agit alors comme modèle pour beaucoup d'autres : ainsi, en 1892, l'arrivée du régiment des 8^e hussards à Verdun est l'occasion d'évoquer le rôle joué par l'autrefois ancien chef qui « trouva une mort glorieuse au cours de la bataille de Sedan » (*La Liberté*, 28-06-1892 : 2). Le souvenir du feu général permet de comprendre la polémique qui sous-tend la vie politique française de fin de siècle : en 1897 André Lefèvre révèle à quel point, face aux propositions de la gauche oscillant entre le réformisme et la révolution, l'exemple du général favorise le débat public à propos du patriotisme. D'après le politicien, si le gouvernement évite de réclamer le territoire perdu par un manque de volonté politique, il contribue à l'amnésie identitaire. D'après ses arguments Margueritte devient le martyr du moment, car il aurait lutté sans que son action ait des suites. Lefèvre fait mention spécifique du militaire, suivi par ses compagnons d'exploit anonymes, dont les prouesses « arrachèrent au vieux Guillaume cette exclamation historique : “Ah les braves gens !” » (Lefèvre, 1897 : 1). À l'évidence, cette dernière expression laissait transparaître le souvenir littéraire du général, rehaussé par ses enfants dans *Les Braves gens*, le troisième volume du cycle consacré à la mémoire de cet épisode terrible pour le devenir des Français. L'expérience de la guerre demeure dans le souvenir des lecteurs, alors qu'elle s'estompe parmi les hommes d'État car, par rapport à l'hégémonie allemande, l'anniversaire de Sedan ressuscite le passé de ceux qui ont tant perdu.

En 1888 *Le Gaulois* (03-09-1888) rappelle le rôle joué sur le champ de bataille par le père de Paul Margueritte, son contributeur, sous une optique quelque peu revancharde en tant qu'il fait appel à venger le militaire. Vingt-cinq ans après, dans ce même journal (01-03-1895), l'anniversaire de la tragique journée de Sedan fait l'objet d'une reconsidération des faits quant au protagonisme de Mac-Mahon. *La Vigie algérienne* (15-06-1894) rend compte de la polémique suscitée par Gaston de Gallifet, général de brigade épaulant Margueritte à Sedan qui réclamait, à ce titre, la pension pécuniaire correspondante. De nouveau le journaliste pariait pour le ton épique en ce qui concerne Margueritte. Si le chroniqueur illustre sa thèse par l'évocation de *Mon père* de Paul Margueritte, autorité déjà reconnue, il n'hésitait pas à reproduire la

³ En 1884 à Fresnes-en-Woëvre, son village natal, il avait aussi reçu l'hommage de ses concitoyens qui ont inauguré le monument d'une statue de Margueritte blessé, soutenu par un soldat et cependant en train de donner des ordres à son armée. En 1897 Rodin, alors ami des frères Margueritte, prend le pari de sculpter aussi son histoire glorifiante à Sedan.

correspondance du général envoyée à son épouse avant son décès, pour mieux prouver le stoïcisme du héros.

En conséquence, les actions entreprises en vue de garder la mémoire du général font florès dans la presse : en outre-mer et dans la métropole⁴ les journaux se font écho des monuments dressés à son honneur. Le détail avec lequel on décrit la statue devant s'installer en Algérie en est une preuve : les journalistes notent sa taille, le poids – parfois doublé d'un journal à un autre –, le matériel et les composantes dont elle est faite. Des précisions sont apportées sur le piédestal et la grille, l'exécuteur, le message inscrit sur chacune des faces, sans oublier la description du thème : « Le général est représenté debout. La main gauche est appuyée sur la poignée du sabre. La main droite tient un manuscrit roulé sur lequel sont inscrits les noms de France, Algérie, Laghouat » (Klein, 1913 : 39). Le journaliste n'oublie pas qu'il s'agit d'un monument financé par souscription populaire, ce que le rédacteur du *Journal de la gendarmerie en France* – très adonné aux termes manichéens – s'apprête à nuancer en soulignant que « le produit de notre cotisation s'est élevé à la moitié du prix de cette statue » (21-04-1887 : 167). Pour attirer les donateurs de fonds, *La Mahouna* (24-12-1887) a signalé la part de gloire réservée aux autochtones : les noms des Algériens tombés à Sedan seraient aussi gravés sur le monument devenu, par ce biais, une affaire collective. L'occasion est présentée comme une opportunité pour exprimer la fraternité entre les deux peuples, la synthèse que le feu colon exprimait de son mieux.

Souhaitant faire participer les lecteurs à l'événement, les périodiques choisissent de reproduire les allocutions des autorités. *La nouvelle France* atteste une assistance massive et s'excuse de ne pas avoir reçu le discours du ministre (*La nouvelle France : journal des colons algériens*, 18-04-1887), *Le petit colon algérien* rend compte des détails de la commémoration et enjolive la célébration en transcrivant un passage de *Mon père*, ouvrage que les Margueritte ont écrit en son hommage. De son côté, *Le radical algérien* synthétise les discours politiques, et il accorde, en contrepartie, plus d'importance à l'ode lue pour fêter le souvenir du général (*Le radical algérien*, 19-04-1887).

Le caractère patriote influence certaines approches à l'œuvre artistique des frères Margueritte comme si l'héritage paternel était irrécusable, dénichant dans le sang lorrain du père les vertus ancestrales de « Jeanne d'Arc et de François de Guise » (*Journal d'Indre et Loire*, 10-06-1894). La grandeur du héros n'appartient pas qu'au passé, pouvant devenir « la semence des espérances futures, si la France était appelée à se lever pour défendre son territoire » (*Le Guérandais*, 26-08-1894).

Fidèle à ses principes, *Le Mémorial des Pyrénées*, quotidien catholique, délaisse les discours officiels des autorités françaises et concentre son attention sur celui de Ben

⁴ *La Dépêche de Brest*, 21-04-1887 ; *La Lanterne* 03-12-1885 [La statue fut inaugurée le 17 avril 1887 en présence de sa veuve et de ses deux fils] ; *Le Petit Parisien*, 20-04-1887 ; *Le Rappel*, 20-04-1887 ; *Le temps*, 4-10-1886.

Siam, représentant de l'autorité autochtone. D'après le rédacteur ce dernier est le seul à avoir fait « allusion à la vie qui attend notre âme universelle » (21-04-1887), ce que le journaliste interprète comme un signe de la communion fraternelle entre un chrétien et un musulman.

La Dépêche algérienne (18-04-1887, 19-04-1887, 01-09-1891) et *La Gazette algérienne* (05-09-1891) offrent un large espace à l'inauguration du monument. Le premier brosse un portrait élogieux du protagoniste, dont les mérites professionnels se joignent à « un autre titre à notre considération : Margueritte est un algérien ! » (*La Dépêche algérienne*, 18-04-1887). Les deux quotidiens publient l'article de Camille de Sainte-Croix qui, après le rappel du parcours du général, met en relief l'honorable destinée de ses enfants : écrivain, l'aîné, militaire, le cadet. Le bilan à propos de la figure paternelle s'exprime sous un double argument : d'une part, il loue son patriotisme hors de question, en tant que symbole de résistance contre l'ennemi ; de l'autre, il souligne la sympathie de l'homme pour le monde arabe. Ces deux principes demeurent dans l'imaginaire des futurs écrivains, comme en témoignent leurs ouvrages. Ainsi, l'Algérie et l'enfance passée sur ce territoire déterminent l'esprit de Paul, d'après Henri d'Almèras (1903 : 211). Sans doute, l'Orient exotique légué par les peintres du XIX^e influence-t-il l'optique d'Almèras qui y décèle, trop simplement, la source prémonitoire de l'inspiration des futurs romanciers. Il signale : « L'Algérie parla, avec une égale puissance, à son imagination et à son cœur. Il sentit l'invincible charme de cette terre, si captivante que ceux qui l'ont connue et l'ont aimée, partout ailleurs éprouvent comme une sensation d'exil » (d'Almèras, 1903 : 211).

S'il est vrai que dans *Jardin du passé* Paul a brossé un portrait de son Alger natal, il n'est pas moins certain que certains passages situés dans ce même espace sont loin de relever le pittoresque⁵ de la lumière et le charme oriental. Dans l'écriture de Victor, Alger revient dans *L'Eau souterraine* non seulement pour y évoquer le jardin de l'enfance, mais aussi le cimetière qui héberge le corps du père.

La figure paternelle permet la synthèse entre le jadis et les temps modernes, entre le colonisateur et le patriote. En conséquence, le succès de Paul est moins attribuable à ses mérites esthétiques qu'à l'engouement provoqué par son protagoniste. La filiation semble être un atout pour exceller dans le traitement des sujets guerriers : le rédacteur de *La Dépêche de Brest* a beau remarquer dans *Le désastre* le style proche à celui de l'historien, la mise en relief de détails méconnus sur la bataille de Sedan n'est en aucun cas attribuée à la documentation, méthode sur laquelle se sont pourtant appuyés les frères romanciers. La lignée fournirait, à elle seule, le génie de l'écriture : « Les fils du général Margueritte étaient qualifiés mieux que personne pour écrire, sous forme

⁵ Dans le volume *La Pariétaire*, par exemple, plusieurs nouvelles y trouvent leur emplacement : « L'Oubli » qui a pour protagoniste un colon ; « Après dîner » c'est un récit où les auteurs enlèvent toute connotation épique à l'activité journalière du lieutenant protagoniste ; « Le Spahi », bien qu'il reproduise certains topiques, tient à susciter la réflexion contre la superficialité de la vie militaire.

de romans, l'émouvante histoire de cette époque » (*La Dépêche de Brest*, 22-03-1888). L'entreprise menée à terme par le père se réincarne au sein de l'œuvre littéraire, en faisant de celle-ci un « livre d'intérêt national » (*La Dépêche de Brest*, 22-03-1888).

La méritocratie étant à l'ordre du jour sous la III^e République (Krop, 2014), les humbles origines du général sont vite oubliées et il incarne dans l'esprit contemporain l'image d'élévation sociale. Par ce principe, la figure paternelle sert à rehausser l'activité créatrice de Paul (*Le Gaulois*, 19-07-1895). Comme un héros stendhalien, la gloire que le fils gagne par la plume s'apparente à celle jadis obtenue par l'épée du père. Remarque hyperbolique, sans aucun doute, cet argument cherche dans la filiation une autorité qui comblerait la non-appartenance claire à une école littéraire. En effet, bien que les Margueritte aient débuté en compagnons de route du naturalisme, une telle affiliation ne semble pas encore une valeur établie.

Loin de renier l'héritage « familial », les deux frères vont l'exploiter, de manière qu'en 1898 ils publient une lettre publique où ils valorisent une troisième dimension du père : celle de l'artiste. Ils contredisent, par leur témoignage, la critique qui les accusait de manque de tradition scripturale dans leur généalogie :

[...] le héros de Sedan fut un des écrivains les plus distingués, et que sous le titre : les *Chasses de l'Algérie*, ce soldat qui n'avait jamais été à l'école et ne devait qu'à lui-même son instruction, a publié un livre charmant, plein de finesse et d'humour (*La Croix*, 27-08-1898.)

À cet égard, promulguer les talents de l'individu dans un cadre social déterminé par l'hérédité n'est-il pas un moyen d'affirmer l'émergence d'une pensée moderne et le développement d'une transformation sociale ?

3. L'appartenance aux écoles

Au moment de se situer dans le champ littéraire, celui-ci fait figure d'échiquier où se déroule la lutte entre des positionnements et un combat entre ceux qui ont déjà un rang et ceux qui ne l'ont pas encore. Se positionner exige, comme l'a remarqué avec justesse Dominique Maingueneau (2016 : 20), de montrer une marque reconnaissable par laquelle l'œuvre rejoint un groupe déterminé. Par ailleurs, les textes d'appui (critiques, manifestes, entretiens de presse, etc.) doivent confirmer une telle reconnaissance. À cet égard, pendant le dernier quart du XIX^e siècle la littérature française éclate en un fourmillement d'ouvrages, de tendances entre lesquelles la concurrence s'avère intense : « Un véritable système est en place où il n'est pas simple de se frayer un chemin et où, pour s'imposer, tout un déploiement stratégique est requis » (Dubois, 2000 : 250). Alors qu'en poésie les personnalités individuelles trouvent leur singularité, le naturalisme exerce une forte emprise sur le roman, après avoir adopté une intense stratégie publicitaire pour s'imposer dans le monde des lettres. Pour avoir travaillé au service de publicité chez Hachette, Zola connaît les enjeux et il réussit son coup de force par la

publication en 1880 de *Soirées de Médan*. De nombreuses études (Pagès, 2014 ; Laville, 2004) ont montré à quel point Zola – homme à relations et à réseaux – régnait en chef de file sur le groupe naturaliste constitué par cinq jeunes écrivains fédérés par l'amitié, mais aussi par leur volonté de contester l'ordre moral de l'époque (Doua Oulaï, 2016) et par leur conscience d'originalité. Les Médaniens seront un point de repère constant à l'heure où de nouvelles voix se définissent.

Paul Margueritte n'appartient pas aux habitués du cercle médanien : en 1880 il a arrêté ses études et s'est procuré un poste au ministère de l'Instruction publique. Rien de très élevé puisqu'il est expéditionnaire mais ce gagne-pain lui permet de quitter les amphithéâtres (Villepin, 1991 : 31). En même temps, le jeune Victor commence déjà à rêver à la gloire des lettres et il fréquente de jeunes poètes et artistes : les Daudet, les Berthelot, le petit-fils du grand Victor Hugo... L'appartenance par la branche maternelle à la famille de Mallarmé, devenu le tuteur moral de ses petits-neveux après le décès de leur père, situe les deux frères au carrefour d'un cercle intellectuellement riche. Pourtant, la trajectoire de celui qui a été excommunié du Parnasse n'a pas été un chemin de roses : ce n'est qu'en 1884 que le sort de Mallarmé a bénéficié d'une meilleure valorisation et que l'opinion publique a commencé à en reconnaître la célébrité (Jurt, 2016 : 58). Il n'est pas insensé d'imaginer que le poète symboliste aurait été un modèle déclencheur pour la vocation des deux frères, surtout depuis qu'en 1881 les Margueritte ont passé les vacances estivales dans un village tout près de la villégiature des Mallarmé et que le contact a été plus suivi.

L'entrée en scène des deux frères est inaugurée par le rapprochement que certains critiques ont établi entre les Margueritte et les maîtres, Zola ou Maupassant. Ils sont donc classés d'après l'air du temps. Après la parution d'*Âme d'enfant* (*La liberté*, 10-03-1894), Paul est présenté par plusieurs médias comme le successeur de Maupassant, notamment par sa maîtrise d'un genre qui est loin d'être simple à maîtriser : celui de la nouvelle, dont les frontières restent diffuses à cette époque-là⁶. Les critiques soulignent sa capacité à tenir le lecteur en haleine sans avoir recours à des faits extraordinaires. À leur place, le choix « de la réalité trop dure [...], de la vie où la souffrance recommence toujours sans cesser jamais » (*La Semaine littéraire*, 17-03-1894). La condition de nouvellistes fait justice aux frères Margueritte : non seulement ce genre est important dans leur corpus, mais il signale des moments essentiels de leur parcours. En 1886, lorsque Paul est en proie à une « crise de vie intime » (Pilon, 1905 : 3) et qu'il ne peut pas tenir ses engagements avec la presse, pendant trois mois il a recours à Victor qui écrit pour lui des nouvelles. De surcroît, le premier volume où leurs deux noms paraissent unis, *La Pariétaire* est un recueil de nouvelles. Ce volume sera suivi de bien d'autres, que ce soit signés par les deux frères, ou par chacun d'entre eux individuellement.

⁶ Certains emploient le terme de *contes* pour qualifier le style de Maupassant (*Le Gaulois*, 11-06-1896).

Parfois le lien établi entre les Margueritte et Maupassant repose sur des raisons tout autres que les littéraires : le rédacteur de *Le Gaulois* suppose une affinité entre eux vu que Paul a loué le chalet de Maupassant à Antibes (*Le Gaulois*, 19-07-1895)! L'argument est à la source d'une analogie esthétique : de la proximité spatiale découle un rapprochement dans le style et l'appartenance littéraire.

Or, à une époque où tout se confond (Juin, 1986 : 15), où la jeunesse littéraire croit appartenir à une civilisation trop usée, alors même que les groupes se désagrègent et que d'autres tentent de s'installer, les hésitations du débutant sont compréhensibles. Paul Margueritte intègre le groupe « élargi » des naturalistes à un moment où les dissensions entre les partisans du naturalisme sont à l'ordre du jour : il adhère au *Manifeste des cinq*, qu'il signe conjointement avec J.-H. Rosny aîné, Paul Bonnetain, Lucien Descaves et Gustave Guiches. Bien qu'il se déclare sans hostilité, le pamphlet blâme Zola pour le caractère obscène de *La Terre*, ce qui revenait à critiquer son esthétique et la méthode qui la sous-tendait. Des arguments négatifs sur l'écriture zolienne étaient secondés par d'autres affirmations personnelles contre l'écrivain⁷. Par ailleurs, un souci d'indépendance animait les signataires, qui se profilaient avec une sobriété soupçonneuse :

Notre protestation est le cri de probité, le dictamen de conscience de jeunes hommes soucieux de défendre leurs œuvres – bonnes ou mauvaises – contre une assimilation possible aux aberrations du Maître. Volontiers nous eussions attendu encore, mais désormais le temps n'est plus à nous : demain il serait trop tard (Bonnetain, Rosny aîné, Descaves, Margueritte et Guiches, 1887 : 1).

Renier le maître du point de vue théorique était simple, tandis que contourner les défauts critiqués relevait d'un plus grand défi puisque, dans les premiers volumes, Paul Margueritte suivait les traces du maître, à en juger par la critique relevée par Henri d'Alméras :

« Le roman de M. Margueritte [*Maison ouverte*] est écrit d'après la poétique nouvelle qui veut qu'on accumule, pour mettre une idée en lumière, petits détails sur petits détails. [...] Cette même poétique recommande étatement, le détail vulgaire, la reproduction fidèle du banal et le respect scrupuleux de la verrue qui s'épanouit sur ce nez-ci, du furoncle qui se décompose sur ce nez-là (d'Alméras, 1903 : 225-226).

Il n'était pas le seul des signataires à imiter le Maître : Bonnetain, Guiches ou Descaves ont eu recours à cette même facture. Rosny, bien qu'il se soit chargé de la

⁷ Ils accusaient Zola d'avoir une ambition économique démesurée à cause des restrictions subies pendant son enfance, celles-ci justifiant de même, sa misogynie : « Jeune, il fut très pauvre, très timide, et la femme, qu'il n'a point connue à l'âge où l'on doit la connaître, le hante d'une vision évidemment fausse » (Bonnetain, Rosny aîné, Descaves, Margueritte et Guiches, 1887).

rédaction du *Manifeste*, dans son roman *Le Bilateral* a choisi comme thème le viol d'une fille par son père, un paysan, où l'acte incestueux était suivi par le récit du meurtre et de la décomposition du cadavre dans le fumier... Non sans ironie, Charles le Goffic remarque du saphisme dans *Tous quatre* de Paul Margueritte (Le Goffic, 1890). Estimant que parmi les signataires les noms célèbres étaient absents, il conclut qu'aucun d'entre eux n'avait le droit de critiquer Zola, vu « leur primitive complaisance à traiter des sujets médicaux ou simplement obscènes » (Le Goffic, 1890 : 22). Malgré tout, d'autres contemporains annoncent le déclin du naturalisme et leurs protagonistes n'en sont pas dupes (Colin, 1988 : 23). Sous la plume satirique de François-Frédéric-Raoul Toché, *Le Manifeste* est considéré comme la preuve incontestable que Zola était délaissé par les siens. Le journaliste, sous l'éloquent pseudonyme d'Escopette, publie un poème suivi d'une moralité dont la présence témoigne à quel point le naturalisme contrevenait la bienséance bourgeoise et était attaqué (*Le Gaulois*, 23-0-1887). Margueritte, dont le caractère manquait d'entrain pour s'engouffrer dans une telle bataille, a bien vite regretté cette protestation hostile et, quelque temps après, a admis s'être laissé influencer par les autres signataires. Par la suite, il s'est excusé publiquement auprès de Zola en déplorant cette attaque trop virulente (Pilon, 1905 : 27). En dehors des sentiments privés, une telle prise de position a joué en faveur de l'écrivain car elle a propulsé le jeune auteur dont la présence sera désormais récurrente dans les chroniques littéraires : son nom s'annonce à côté de Zola, de Bourget, de Daudet, de Rosny (*Journal d'Indre et Loire*, 10-06-1894 ; *Le Gaulois*, 20-04-1898). Le souvenir du *Manifeste* reviendra périodiquement sous la plume des critiques lorsqu'ils se donneront le devoir de tracer le bilan de l'écrivain.

Les amitiés littéraires ont donc compté pour la validation du jeune écrivain : en 1895, environ dix ans après, François de Coppée rédige le compte-rendu de *Jardin du Passé* et évoque la protestation des cinq comme un signe indiscutable de la distance que Paul Margueritte prenait par rapport au maître. Écart qui pourtant, n'entraîne pas de reniement absolu car son style reste ancré sur le réel : « Il demeure un réaliste – note-t-il –, mais un réaliste différent, ayant du goût, du tact, sondant et aimant les nuances, écrivant d'une plume ferme et légère » (Coppée, 1895). En 1899, à l'occasion de la note mortuaire suivant le trépas de Bonnetain, le journaliste rappelle cette entreprise de jadis, dont il approuve le bien-fondé puisque trois des cinq signataires – dont l'un est Margueritte – « ont fait depuis un assez joli bout de chemin » (*Le Gaulois*, 27-03-1899).

Eduard Rod s'était aussi manifesté dans ce sens. En termes élogieux il reconnaissait le souci du détail chez Margueritte, aussi bien en ce qui concerne les thèmes, que la langue dans laquelle ils sont exprimés. Bien qu'il admette l'incapacité de Margueritte à produire des romans à thèse, à articuler par les récits des questionnements sociaux ou idéologiques, Rod acclame son contemporain, qu'il désigne comme le successeur de Zola : « Mais le romancier sachant faire de la vie, ou plutôt le faisant d'instinct, je crois bien qu'à l'exception de M. Zola, nous n'en avons aucun. Il y avait, là,

une place à prendre, et M. Margueritte l'a prise » (Rod, 1894). La sympathie de Rod envers la famille Margueritte est attestée par la fille de Paul qui évoque l'atmosphère cordiale à Auteuil, dans le pavillon où Rod réunissait des écrivains de plusieurs origines (Ève et Lucie Paul Margueritte, 1951 : 124). Elle mentionne Rod parmi les tenants de Paul à ses débuts (Ève et Lucie Paul Margueritte, 1951 : 15). Sans doute l'amitié joue en faveur, car la postérité a reconnu le rôle éminent de Zola tandis qu'en contrepartie, les Margueritte figurent parmi les artistes fin-de-siècle oubliés.

La plupart des articles de l'époque signalent la césure entre les premiers ouvrages des frères et leurs ouvrages postérieurs : le réalisme a représenté une « tentation » vite abandonnée grâce à la personnalité du romancier aîné. Une deuxième étape commence : que ce soit dans *Pascal Géfosse* (1887) ou *La force des choses* (1891), Paul garde son goût du réel tout en rejetant la dégénérescence naturaliste et en privilégiant une étude psychologique –et donc attachée au réel– des êtres qui peuplent ses récits. Son exemple est pris en compte pour illustrer la distinction très marquée à l'époque entre « artiste » et « écrivain », le premier donnant à voir de manière plus complète. C'est la première catégorie qui lui sied. Le choix contient une vraie louange puisqu'il le situe, par ce biais, dans un groupe plus large que celui des hommes de lettres. Le lecteur apprécie ainsi la maîtrise dans la description de la défaite de 1870 (*La Liberté*, 08-09-1892), qui semble exceller par la garantie qu'offre la filiation du romancier. Le ton intimiste de ses récits, les intrigues portant sur les chagrins du cœur sont à l'origine de la note de lecture publiée par Alfred Seignon en 1891 (*La France moderne*, 02-04-1891) où il salue Paul Margueritte comme le représentant d'une nouvelle école. Celle-ci était traitée en quatrième espace, car elle différait du romantisme, du naturalisme, du décadentisme et s'appuyait sur l'idéalisme. Les limites chronologiques imprécises de ces mouvements favorisent l'indétermination des mêmes. Peut-on, en conséquence, partager le pari du critique ? Le roman idéaliste a constitué un genre à part entière, comme l'a bien montré Jean-Marie Seillan (2012 : 147-163). Il résulte de l'évolution de l'espace littéraire à la fin du XIX^e siècle. Charles Le Goffic coïncide à signaler un certain rejet des excès du réalisme qui favorise la renaissance d'un idéalisme traversant le siècle depuis ses débuts : les romanciers, à son avis, hésitent encore entre l'une et l'autre de ces voies⁸. Certainement l'écriture de Margueritte partage des traits avec cette typologie représentée par quelques-uns de ses proches : Victor Cherbuliez, André Theuriet, Paul Bourget... Il met en scène un monde social en décadence, il véhicule une analyse de l'amour et on lui attribue un public lecteur surtout féminin. En revanche, les récits de Margueritte ne font pas l'éloge de la société d'Ancien Régime, de même que le romancier enfreint les règles d'un genre qui évite la description (2012 : 147-163), s'opposant par ce

⁸ « L'Heure est encore indécise, semblable à ces heures troubles du crépuscule, où de larges nappes d'ombre et de lumière se disputent l'étendue. Elle n'en est que plus favorable pour embrasser le mouvement contemporain dans sa complexité. Le réalisme a produit et produit encore de belles œuvres ; l'idéalisme régénéré n'a rien à envier à son rival » (Le Goffic, 1890 : 350-351).

biais au réalisme et au naturalisme. Chez Margueritte la profusion de détails parfois insignifiants reçoit la reconnaissance des critiques et témoigne de l’empreinte de l’étape naturaliste sur son écriture.

D’un autre côté, la réussite initiale de Paul Margueritte n’est pas attribuable qu’à ses seuls mérites. Le parrainage des Goncourt a représenté un avantage. Paul était un habitué des réunions du Grenier ; il participait à cet apanage – nous suivons Bonnin-Ponier (2012 : 114) – réduit à quelques élus. À l’époque, Paul était un timide fonctionnaire (Bonnin-Ponier, 2012 : 123) qui trouva en Edmond Goncourt un maître inspirateur ayant réussi à créer un cénacle. Le maître, en l’occurrence, avait noté sur son *Journal* en 1887 :

Mercredi 10 août. – Paul Margueritte vient m’apporter la première partie de *Pascal Gefosse*, parue dans *La Lecture*. Il me parle de son incertitude dans la bonté de ses œuvres, dans son succès, dans son avenir, comparant ce timide et malheureux état d’âme, à la pleine confiance de Rosny, ne doutant pas un seul moment, avec l’aide de quelques circonstances favorables, de sa pleine réussite future (Goncourt, 1956 : 20).

Parmi les atouts de Paul comptent sa volonté de fouiller dans la psychologie des créatures, son regard porté sur les émotions des personnages, sa capacité d’interpréter les gestes extérieurs. De plus, une double qualité les unit : Edmond Goncourt n’est pas un grand parleur et il s’intéresse au renouvellement des tréteaux, notamment à travers la figure de Pierrot. Paul, qui avait débuté en scène au moyen de la pantomime, trouve en lui un conseiller idéal. Entre 1887 et 1888 Edmond assiste aux répétitions de Margueritte chez Daudet avant la représentation publique. Goncourt invite Paul à la première de l’adaptation de *Renée Mauperin* (Ève et Lucie Paul Margueritte, 1951 : 17). En 1895, Paul publie une étude sur l’écriture des Goncourt dans *La Revue Encyclopédique* ; plus tard, Maurice Guillemot (*Gil Blas*, 28-01-1896) reprendra les termes utilisés par Paul Margueritte, « le maréchal des lettres », pour exprimer sa reconnaissance à Edmond Goncourt... Dès lors, embarras, tâtonnements et incertitudes seront régulièrement communiqués à son confident : les voyages en Algérie, la dégradation physique que provoquait l’asthme, la dépression qui le harcelait... Par le biais des Goncourt, une nouvelle découverte et non pas des moindres se produit, celle d’Alphonse Daudet qui « demeure le grand fédérateur du groupe » (Bonnin-Ponier, 2012 : 120) par sa qualité d’animateur des causeries. C’est à lui que le maître prie d’intercéder en faveur de Paul :

-Mon petit, dit le vieux maître à Alphonse Daudet, Paul Margueritte que vous connaissez m’a raconté sa vie. C’est un garçon fort sympathique, plein de talent et qui, avec de très bons livres, ne gagne à peu près rien. Il faut faire quelque chose pour lui (d’Alméras, 1903 : 228).

Leur amitié est patente lors de la disparition d'Edmond Goncourt. Paul et Victor sont parmi ceux qui rendent hommage au trépassé en prenant place dans le cortège funèbre : la plupart des journaux présentent l'aîné comme l'un des membres « officiels » du cénacle littéraire (*Gil Blas*, 20-07-1896 ; *La Liberté*, 20-07-1896 ; *La Presse*, 21-07-1896.). Quant à Victor, le chroniqueur Henry Clergé atteste sa présence en qualité de « frère de Paul » (*Le Journal*, 21-07-1896). Les Margueritte témoignent ainsi de leur considération envers celui qui est apparu comme un rénovateur du roman. De même, ils se situent au cœur d'une polémique qui fait la une des journaux : le testament de Goncourt et la constitution de son Académie. Les quotidiens se livrent à une spéculation sur les membres censés en faire partie et de nombreux médias publieront la liste définitive des élus (*Gil Blas*, 15-08-1896 ; *Journal d'Indre et Loire*, 20-07-1896 ; *La Liberté*, 19-07-1896 ; *La Liberté*, 14-07-1896). Henry Clergé justifie l'absence de noms tels que ceux de Flaubert ou de Barbey par leur décès avant terme ; celle de Zola fait suite à sa candidature à l'Académie française. Par ailleurs, les membres officiels devraient jouir de mérites autres que celui d'appartenir au cercle du Grenier : « Or, on écrit couramment aujourd'hui que les fauteuils ont été distribués à qui avaient des tabourets à la cour d'Auteuil. Quelle erreur ! Margueritte constamment éloigné de Paris ne pouvait venir que rarement au Grenier⁹ ». Quelques rumeurs circulent autour des dissensions entre ces « héritiers » du littéraire. Le bruit court que Paul voudrait quitter le groupe... Et lui de confirmer par la presse sa volonté d'appartenir à l'Académie Goncourt au détriment de l'Académie française (*La Justice*, 27-07-1896)... Les bousculades sont nombreuses pour se mettre en vue dans le panorama littéraire.

Alphonse Daudet fait partie des amitiés littéraires et mondaines des Margueritte : la fille de Paul évoque la fréquentation des Daudet à plusieurs reprises. Les quotidiens enregistrent ce lien issu de leur appartenance commune à l'Académie Goncourt (*Le Rappel* 08-05-1898). Leur participation au fascicule spécial après la disparition de Daudet en dit long déjà dans le titre même : « Alphonse Daudet, intime » (*Istanbul*, 20-01-1898).

Au moment où ces auteurs sont en quête d'une nouvelle expression, où les écoles sont en concurrence pour conquérir une place, l'heure est à la littérature russe, très en vogue en France pendant le dernier quart de siècle. Jean Lionnet tente un bilan sur la littérature contemporaine et il fixe l'attention sur Tolstoï. Le critique n'hésite pas à comparer le récit *Deux vies* des frères Margueritte à *Pères et fils* de Tourgueniev (Lionnet : 1905) : les deux ouvrages ont entrepris de traiter du problème moral et social où les obligations familiales enfreignent la liberté de l'individu. L'incisif Ernest la Jeunesse fera l'éloge de *Le Désastre* en le comparant aussi à Tolstoï (*Gil Blas*, 03-02-1898).

⁹ *Le Journal*, 25-07-1896. Une lettre de Paul transcrite par de Villepin confirme cet argument : « Rares étaient les occasions où je sonnais à la porte du grenier d'Auteuil » (Villepin, 1991 : 75).

4. La collaboration entre les deux frères

En 1896, lorsque Paul demande à son frère de lui venir en aide pour pouvoir tenir ses engagements contractuels, il est un auteur connu et renommé, ayant publié une dizaine d'ouvrages et bénéficiant de la faveur du public. De son côté, Victor apporte une double réputation : en tant que jeune poète, il a déjà été salué pour ses premiers recueils. Henry d'Almèras le situe entre Baudelaire et Leconte de Lisle (d'Almèras, 1903 : 234). Par sa subtilité et délicatesse, René-Marc Ferry (*La Liberté*, 24-06-1898)¹⁰ l'apparente à Boileau. Ce chroniqueur utilise les vers où Victor chante la splendeur de Versailles comme déclencheur d'un discours publicitaire à nuances nationalistes à propos de l'Exposition Universelle, événement qui doit fédérer les efforts du gouvernement de Félix Faure. La contribution au théâtre du jeune écrivain attire, de même, l'attention des journalistes (*La Presse*, 02-10-1896).

Le deuxième trait qui avale le cadet relève de sa qualité de militaire. Les quotidiens relatent sa carrière dans l'armée : son acceptation à l'école de cavalerie, sa promotion au grade de lieutenant (*Le Gaulois*, 25-08-1891, 02-01-1895). À l'époque des « héritages », le legs familial contient la réminiscence d'un père glorieux et patriote qui a tout donné pour son pays... Une haute destinée semble donc promise au fils. Pourquoi alors quitter cette voie ? Patrick de Villepin, son biographe, estime qu'il s'agit d'une décision intime et à la fois, économique. Tombé amoureux de Jeanne Roux, sa cousine, il décide de l'épouser. Or, le système militaire exigeait que la candidate apporte une dot considérable, ce qu'elle n'était pas en mesure de réaliser (Villepin, 1991 : 60). Victor troque donc l'épée pour la plume et s'associe à son frère. Plusieurs versions, souvent divergentes, décrivent les suites de cette union littéraire : tandis qu'Edmond Pilon, admirateur parfois excessif, soutient la parfaite cohérence entre l'écriture des frères (Pilon, 1905 : 30), Patrick de Villepin insiste sur le caractère pragmatique de Victor. Sa lucidité l'aurait conduit à considérer les avantages de s'associer à son frère : « La collaboration littéraire, fréquente à l'époque, ne serait-ce qu'à travers les Goncourt ou les Rosny, apparaît comme le moyen le plus sûr d'atteindre la célébrité et le plus rapide de parvenir à ses fins » (Villepin, 1991 : 59). Une telle association coïncide avec la disparition de leurs « parrains » littéraires : un champ s'ouvrait devant eux qui s'avérait riche en opportunités de réussite.

De fait, entre 1896 et 1907 leur production est remarquable : 12 romans, 5 recueils de nouvelles, 2 essais et 3 pièces de théâtre, sans compter les collaborations à des périodiques. Comment cette production est-elle reçue par les lecteurs ? L'union des deux noms semblait logique pour la signature de la préface de *Mon père* (1896), le volume biographique en hommage au général. Henri Duvernois (1897) situe l'entreprise des Margueritte au même rang que celles des Rosny et des Goncourt. Leurs atouts

¹⁰ Les termes par lesquels il décrit le recueil poétique *Au fil de l'heure* sont très proches du compte-rendu publié dans *Le Gaulois*, le 06-08-1898.

sont le lien de sang et l'affinité esthétique des intégrants. Le souvenir des Goncourt était évoqué à plusieurs reprises comme modèle d'une association réussie (*Le domino Rose*, 1896 ; Joinville, 1898 ; *Le Gaulois*, 15-09-1896). Comme dans les phalanstères à la mode, chacun y apportait ses capacités. Paul se caractérisait par la discrétion, voire l'introspection, d'après le témoignage de Rosny :

Il avait une physionomie mélancolique et intéressante; ses yeux gris, tirant sur le jaune, montraient une douceur myope; parfois un sourire sarcastique passait sur sa bouche qu'un accident avait légèrement déformée; il ne parlait pas beaucoup et son ouïe manquait de finesse.

C'était un gentleman; il avait de la constance en amitié et ne pratiquait pas la roserie. Plutôt embellit-il avec l'âge; à cinquante ans, il prenait un aspect quasi militaire qu'il n'avait eu aucunement en sa jeunesse; mais dans les dernières années, le masque s'affaissa et devint lugubre. Bon observateur, il savait lancer le trait, il connaissait les ridicules des hommes, leur inconsistency et leur perfidie (Rosny, 1927).

Henry d'Almèras confirme le comportement solitaire de l'aîné, que l'essayiste considère cependant comme un obstacle pour sa carrière dans les lettres (d'Almèras, 1903 : 253). Victor, en revanche, est plus ouvert à la sociabilité. Une telle diversité constitue pour certains un avantage pour la réussite d'une écriture qui unit deux talents complémentaires (d'Almèras, 1903 : 256 ; Pilon, 1905 : 36).

La vie en commun des frères Margueritte favorise également cette image d'unité : ils partagent le même appartement, puis le même hôtel ainsi que les différentes villégiatures où ils se retirent l'été, aussi bien pour se reposer que pour se concentrer sur leur travail, de peur de se laisser trop emporter par la vie mondaine parisienne.

Or, la collaboration est une méthode qui comporte des défis ; les remarques à ce propos font preuve de la conscience qu'en ont les contemporains. Lorsque *Le Gaulois* souhaite à la fratrie la bienvenue au panorama littéraire (« ...contes et nouvelles seront toujours signés Paul et Victor Margueritte », *Le Gaulois*, 15-09-1896), le commentaire a pour but d'inaugurer la nouvelle marque et de la chapeauter. En conséquence, le périodique annonce les futurs projets de ses collaborateurs en enjolivant le communiqué par un poème de Victor, le nouvel-arrivé. *Istanbul* reprend la chronique du *Figaro* et, sous le titre révélateur « Un avatar intéressant », informe les lecteurs de la disparition d'une griffe (celle de l'aîné). Sa place sera reprise par les deux noms dont atteste désormais la signature collective (*Istanbul*, 21-09-1896). C'est dans ce but que le cadet vient de quitter l'armée définitivement. D'autres, néanmoins, expriment un scepticisme d'autant plus manifeste que la mésentente des Rosny flotte dans l'air et suggère une situation à l'opposé de celle qui a caractérisé les Goncourt.

L'ombre de la littérature industrielle plane aussi sur le panorama littéraire, en installant une optique très capitaliste. De ce point de vue, la nouvelle marque équivaut

à l'addition de deux forces de production, démarche acceptable pour l'envergure du roman mais, selon Jean Francoeur, moins honnête pour le genre des nouvelles (Francoeur, 1896).

Dans un autre sens, l'imaginaire moderne relie le concept d'écrivain à celui d'individu. Les événements habituels concernant la vie littéraire associée à la production créatrice supposent des défis lorsqu'il s'agit de duos. Émile Faguet n'épargne pas son ironie quant à la collaboration en général. À son avis, elle incarne une mode propre au système capitaliste, issue de la nécessité de produire en continu et qui donne de l'opacité à la création, puisque le critique ne sait plus auquel des deux frères il doit s'adresser au moment de les interviewer... Le fantasme de la littérature industrielle n'est pas loin. Ainsi le remarque Gaston Homsy qui prend le soin de réviser le parcours historique de cette méthode. Il en conclut qu'elle a beaucoup été utilisée en peinture, en poésie ou en théâtre. Bien que cette modalité de création ait un certain parallélisme avec la nature humaine, elle pose un défi au comportement social :

On vient de décorer M. Joseph Boëx, l'aîné des frères connus sous le pseudonyme de J.-H. Rosny ; et j'imagine que le gouvernement a dû être embarrassé pour savoir qui des deux méritait le mieux cette distinction. Ils collaborent si étroitement qu'il faut supposer que chacun apporte à cette collaboration une égale part de talent. Il n'y avait donc pas de raison pour que celui-ci devançât l'autre dans les honneurs, et le bénéfice de l'âge, pour cette fois, était un peu solide argument. Cependant il a prévalu. C'est qu'aussi rien n'est plus obscur, plus indéfini, plus nuageux que la part de collaboration entre des auteurs différents. L'unité qu'exige l'œuvre ne permet pas de distinguer l'apport de chacun ; et il a fallu que Jules de Goncourt mourût en 1870, pour qu'on s'aperçût depuis combien son frère Edmond lui était inférieur. Mais ceci est un cas particulier. En général, le doute plane et persiste (Homsy, 1897).

Une réflexion identique sous-tend le commentaire qui, des années après, est publié par *L'Art et les Sports*, où le pari de la collaboration est doublement souligné par l'illustration qui accompagne l'article. Les deux frères y apparaissent en train de travailler autour d'une même table comme si la proximité physique était le garant d'une harmonie d'esprit. Plus précisément les chroniqueurs se demandent : « Qui dira la part de l'un et de l'autre, Margueritte poète et Margueritte prosateur et historien, dans cette œuvre déjà considérable et si magnifique dont les deux piédestaux sont le Désastre et la Commune » (C.M. et A. J., 1906).

Ces considérations mettent en lumière le paradoxe d'une histoire littéraire qui exigeait une certaine cohérence au sein des groupes, des cénacles ou des mouvements mais qui, paradoxalement, s'efforce d'individualiser les membres des duos, rétive comme elle est à estomper l'emprise de chacun. La fonction auctoriale est encore

redevable d'une conception romantique de l'auteur d'après laquelle l'exceptionnalité est inéluctable.

5. Les Margueritte à la lumière de leur vie privée

Après 1850, un vaste mouvement historique revendique la figure de l'écrivain depuis tous les angles de vue (Martens, Montier et Reverseau, 2017 : 19). La lisibilité de l'œuvre découle presque des traits ou de la conduite d'un être. En outre, la « sacralisation » de l'auteur passe à cette époque-là par l'acceptation d'un large public¹¹. Celui-ci estime avoir le droit d'accéder à l'intimité du créateur pour en déduire un style de vie. L'artiste se situe entre l'homme de génie et l'individu, entre l'exceptionnel et l'ordinaire. En conséquence, les textes d'appui, notamment la presse, permettent au lecteur d'assister, par délégation, à des faits de société essentiels dans l'existence de ces « personnalités ». *Gil Blas* annonce le mariage de Victor, faisant appel à sa double condition : *primo*, comme fils du regretté général, *secundo*, comme frère cadet de l'écrivain attitré, avec mention explicite de leur collaboration (*Gil Blas*, 09-02-1897). Quelques mois plus tard la nouvelle revient, cette fois pour fournir des détails sur l'emplacement de l'église où la cérémonie a eu lieu, ainsi que sur l'identité des témoins : Paul Lucien Descombes est intervenu auprès du marié. Par cette remarque, un tissage se noue entre le littéraire et la vie privée. Le lecteur ne sera donc pas étonné de lire la distinction de Paul comme chevalier lors de la distribution de prix le 14 juillet 1895 (*Le Progrès artistique*, 25-07-1895).

Les vacances estivales, les déplacements dans des villes singulières¹² font aussi l'objet de commentaires. De nouveau, le but n'est autre que celui de présenter au public les écrivains par leurs faits et gestes : on signale le milieu fréquenté. Soit que les familles partent compagnie d'autres artistes, Élémir Bourges en l'occurrence (*L'abeille de Fontainebleau*, 29-01-1898), soit qu'une prochaine publication des romanciers est annoncée.

La renommée de l'aîné est remarquable dans les anecdotes publiées dans plusieurs périodiques : la rumeur de son faux trépas par noyade à Samoï oblige *Le Gaulois* à publier un démenti pour préciser que le défunt était Émile Hennequin (*Le Gaulois*, 16-07-1888). Les faits divers relatent l'administration d'un médicament nocif à la tante des écrivains (*La Liberté*, 30-04-1898). C'est grâce à sa célébrité que l'identité de Paul est usurpée à l'occasion de la réception du duc d'Aumale : l'aristocrate est convaincu de s'entretenir avec le fils du glorieux général, « le romancier dont il venait d'entendre parler avec éloges par des hommes de lettres distingués » (*Le Gaulois*, 27-04-1896), alors qu'il discute avec un inconnu. L'imbroglio de la scène ajoute du mystère à la personnalité de l'écrivain. Davantage de bruit provoquent les séjours de Paul en Corse

¹¹ En ce qui concerne les arts plastiques, par exemple, en 1881 on met fin à la tutelle d'État sur le jury du Salon, ce qui équivalait à une professionnalisation du milieu. En littérature aussi, le XIX^e siècle développe des modalités de professionnalisation qui coexistent avec d'autres plus traditionnelles (Heinich, 2005).

¹² Les Margueritte voyagent à Nice en 1895. (*Le Gaulois*, 01-12-1895).

en 1890 en quête de rétablissement à cause d'une santé fragile¹³. La presse locale et celle de l'Hexagone rendent compte des moments de déplacement sur l'île, mettant en relief sa lignée ainsi que sa condition de romancier à la mode. Les quotidiens ne manqueront pas de signaler son entretien avec l'impératrice Eugénie de Montijo qui le reçoit en qualité de « grand homme ». La gratitude des autochtones se manifeste également pour l'article que Paul écrit sur la Corse et que la population insulaire estime comme un bienfait pour le développement touristique de l'île (*Le Drapeau*, 15-11-1890 ; *Le Drapeau*, 25-05-1891 ; *Le Drapeau*, 03-03-1894 ; *Le Petit Bastiais*, 31-03-1891 ; *Le Gaulois*, 11-01-1894).

Une autre affaire privée concentre l'attention des périodiques : le divorce de Paul. La discrétion de l'écrivain ne peut éviter que la presse s'en empare, d'autant que le scandale contient tous les ingrédients : infidélités avouées de l'épouse, tentative de suicide, célébrité du mari trompé... Le mariage avec Blanche Roux se soldait, en effet, par un échec ; le cœur de Paul appartenait à une autre femme. Les brouilles constantes le poussaient à une situation intenable : Paul songeait à la séparation, Victor -plus radical- lui conseillait le divorce. Or, la mère du clan ne donnait pas son accord à ce qu'elle estimait être une témérité car le divorce restait inacceptable dans la pensée bourgeoise : « en société, les divorcés sont montrés du doigt, ne sont jamais reçus. On ne fréquente pas ces "pestiférés" » (Villepin, 1991 : 61). Malgré tout, l'emprise de Victor et les mésententes du couple décidèrent Paul à entreprendre une procédure de longue haleine. À l'époque, de nombreux quotidiens signalent l'échec de la demande introduite par l'écrivain (*Le Drapeau*, 15-11-1890 ; *Le Drapeau*, 25-05-1891 ; *Le Drapeau*, 03-03-1894 ; *Le Petit Bastiais*, 31-03-1891 ; *Le Gaulois*, 11-01-1894). Dans l'œuvre postérieurement écrite par les deux frères le thème du mariage et le droit de divorce deviennent un sujet de controverse et de réflexion récurrente : le 22 octobre 1902 les Margueritte signent une pétition publiée par *Le Temps* où ils réclamaient aux législateurs de reconsidérer la loi sur le divorce. Une position semblable se trouve à l'origine du roman *Les Deux Vies* (1902) ; par ailleurs, la question est reprise sous forme d'essai l'année d'après (Margueritte, 1906).

6. Conclusion

En conclusion, l'approche des frères Margueritte par le regard des contemporains dévoile la nécessité d'une certaine « conduite de vie » (Saint-Amand, Vrydaghs, 2008) : par ce concept on conçoit une gamme de manières de dire conforme à une doctrine bourgeoise. De même, une conduite conforme aux normes est indispensable. Les arguments antérieurs confirment que, pour accéder à la catégorie d'homme de lettres, pour réussir à obtenir une inscription littéraire, les nouveaux arrivés doivent adhérer, d'une part, aux principes esthétiques du groupe, d'autre part, à la qualité

¹³ Un moindre écho est donné à sa « crise morale » (d'Alméras, 1903 : 254) puisque l'affaire pourrait nuire à sa condition de producteur de récits.

éthique censée appartenir audit groupe. Bref, un travail réputationnel doit être mené à terme.

Compte tenu des limites de notre étude, l'examen d'une brève période dans le parcours professionnel des frères confirme que leur début s'appuie sur le parrainage d'écrivains ayant fait figure de chantres du réel. Ensuite, les Margueritte pourront se frayer leur propre voie. L'estime vouée à Paul a servi de tremplin à son cadet : plutôt que le partage de principes communs, c'est une plus grande opportunité de chances que Victor entrevoit dans l'entreprise fédératrice. La sociabilité ainsi fondée, tout comme la diffusion publique de leur vie ordinaire ont contribué à la rapide acceptation de Victor dans l'espace littéraire que son aîné avait déjà conquis. Ainsi posée, la collaboration se révèle être non seulement une pratique encourageante pour les protagonistes, mais aussi bien accueillie par des récepteurs en quête de nouveauté.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANGENOT, Marc (1989) : *1889 : un état du discours social*. Montréal/Longueuil, Le Préambule.
URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=11003>
- BONNIN-PONIER, Joëlle (2012) : « Le Grenier d'Edmond de Goncourt : une forme particulière de sociabilité ? ». *Cahiers Edmond et Jules Goncourt*, 19, 112-128.
- BONNETAIN, Paul; J.-H. ROSNY AÎNÉ ; Lucien DESCAVES ; Paul MARGUERITTE & Gustave GUICHES (1887) : « La Terre ». *Le Figaro*, 18 août, 230.
- BOURDIEU, Pierre (2013) : *Manet. Une révolution symbolique, Cours au Collège de France (1998-2000)*. Paris, Raisons d'agir/Seuil.
- CLERGÉ, Henry (1896) : « Les obsèques d'Edmond de Goncourt ». *Le Journal*, 21 juillet.
- C.M. & A. J. (1906) : « Paul et Victor Margueritte ». *L'Art et les Sports : revue illustrée*, 15 avril.
- COLIN, René-Pierre (1988) : *Zola, renégats et alliés: La République naturaliste*. Lyon, Presses universitaires de Lyon. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pul.1448>.
- COPPÉE, François (1895) : « Deux jeunes ». *Le Journal*, 19 décembre.
- D'ALMÉRAS, Henri (1903) : *Avant la gloire*. Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie.
- DELON, Michel; Françoise MÉLONIO; Bertrand MARCHAL; Jacques NOIRAY & Antoine COMPAGNON (2007) : *La littérature française : dynamique & histoire II*. Paris, Gallimard.
- DOUA OULAÏ, Monné Caroline (2016) : « L'amitié, le groupe de Médan, un remède à la névrose zolienne ». *Excavatio*, XXVII. URL : <http://aizen.zolanaturalismassoc.org/excavatio/archives/v27.html>
- DUBOIS, Jacques (2000) : *Les romanciers du réel*. Paris, Seuil.
- DUVERNOIS, Henri (1897) : « Critique littéraire ». *La Presse*, 27 mai.

- ESCOPETTE (1887) : « Zola persecuté ». *Le Gaulois*, 23 août.
- FERRY, René-Marc (1898) : « Chronique », *La Liberté*, 24 juin.
- FRANCOEUR, Jean (1896) : « Courrier de Paris ». *L'Avenir de Luchon*, 27 septembre.
- HOMSY, Gaston (1897) : « Collaboration littéraire ». *L'Écho de Rouen*, 20 février.
- GONCOURT, Edmond de & Jules de GONCOURT (1956) : *Journal. Mémoires de la vie littéraire*. Imprimerie nationale de Monaco, XV.
- GUILLEMOT, Maurice (1896) : « La Vie littéraire ». *Gil Blas*, 28 janvier.
- HEINICH, Natahalie (2005) : *L'élite artiste*. Paris, Gallimard.
- JOINVILLE, (1898) : « Nos échos ». *Le Journal*.
- JUIN, Hubert (1986) : Dossier « La France fin de siècle ». *Magazine littéraire*, 227, 14-53.
- JURT, Joseph (2016) : « Les groupes littéraires dans la deuxième moitié du XIX^e siècle », in Denis Saint-Amand (dir.), *La Dynamique des groupes littéraires*. Presses, Universitaires de Liège.
- KALIFA, Dominique & Alain VAILLANT (2004) : « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle ». *Le Temps des médias*, 1/2, 197-214. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2004-1-page-197.htm?contenu=article>
- KLEIN Henri (1913) : « Statue du Général Margueritte à Kouba ». *Feuillets d'El-Djezair*, 5, 37-39.
- KROP, Jérôme (2014) : *La méritocratie républicaine : Élitisme et scolarisation de masse sous la III^e République*. Rennes, Presses universitaires de Rennes. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.50122>
- LAVILLE, Béatrice [dir.] (2004) . *Champ littéraire, fin de siècle autour de Zola*. Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pub.6119>
- LEFEVRE, André (1897) : « Humiliations ». *La Lanterne*, 29 juillet.
- LE DOMINO, Rose, (1896, 15 septembre) : « Nos échos ». *Le Journal*.
- LE GOFFIC, Charles (1890) : *Les Romanciers d'aujourd'hui*. Paris, Léon Vanier éditeur.
- LIONNET, Jean (1905) : *L'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*. Paris, Perrin et Cie.
- MAINGUENEAU, Dominique (2016) : *Trouver sa place dans le champ littéraire*. Louvain-La-Neuve, Académia / L'Harmattan.
- MARGUERITTE, Paul (1886) : *Mon père*. Paris, Librairie illustrée.
- MARGUERITTE, Paul et Victor (1906 [1903]) : *Mariage, divorce, union libre*. Lyon, Société d'éducation & d'action féministes.
- MARTENS, David ; Jean-Pierre MONTIER & Anne REVERSEAU (2017) : *L'écrivain vu par la photographie : formes, usages, enjeux*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- PAGÈS, Alain (2014) : *Zola et le groupe de Médan. Histoire d'un cercle littéraire*. Paris, Perrin.
- PAUL-MARGUERITTE, Ève et Lucie (1951) : *Deux frères, deux sœurs*. Paris, Peyronnet éditeurs.

- PILON, Edmond (1905) : *Paul et Victor Margueritte*. Paris, Sansot.
- P.P. (1892) : « À travers champs ». *La Liberté*, 8 septembre.
- ROD, Edouard (1894) : « Les romans de M. Paul Margueritte ». *La Semaine littéraire*, 20 janvier.
- ROSNY, J.-H. (1927) : *Mémoires de la vie littéraire*. Paris, G. Crès et Cie. URL : <http://gutenberg.ca/ebooks/rosnya-memoires/rosnya-memoires-00-h.html>
- SAINT-AMAND, Denis & David VRYDAGHS (2008) : « La biographie dans l'étude des groupes littéraires ». *COntEXTES*, 3. DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.2302>
- SEIGNON, Alfred (1891) : « Une soirée offerte par le *Passant* ». *La France moderne*, 2 avril.
- SEILLAN, Jean-Marie (2012) : *Le Roman idéaliste dans le second XIX^e siècle. Littérature ou « bouillon de veau »*. Paris, Garnier.
- TOUT-PARIS (1896) : « Un déjeuner à Chantilly ». *Le Gaulois*, 27 avril.
- VILLEPIN, Patrick de (1991) : *Victor Margueritte*. Paris, François Bourin.

ARTICLES DE PRESSE SANS AUTEUR CONNU :

- « *Âme d'enfant* par Paul Margueritte » (1894, 10 mars) : *La liberté*.
- « Bibliographie » (1888, 22 mars) : *La Dépêche de Brest*.
- « Bulletin bibliographique » (1894, 17 mars) : *La Semaine littéraire*.
- « Carnet Mondain » (1897, 9 février) : *Gil Blas*.
- « Ce qui se passe » (1899, 27 mars) : *Le Gaulois*.
- « Échos » (1896, 27 juillet) : *La Justice*.
- « Échos de Paris » (1896, 15 septembre) : *Le Gaulois*.
- « Échos de Province » (1888, 16 juillet) : *Le Gaulois*.
- « Il y a vingt-cinq ans » (1895, 1 mars) : *Le Gaulois*.
- « Journaux & Revues » (1896, 20 juillet) : *Gil Blas*.
- « L'anniversaire de Sedan » (1888, 3 septembre) : *Le Gaulois*.
- « La Revue hebdomadaire » (1894, 10 juin) : *Journal d'Indre et Loire*.
- « La Vie littéraire » (1898, 20 avril) : *Le Gaulois*.
- « Le Général Margueritte » (1887, 18 avril) : *La Dépêche algérienne*.
- « Le général Margueritte » (1887, 21 avril) : *Le Mémorial des Pyrénées*.
- « Le monument du Général Margueritte » (1887, 21 avril) : *Journal de la gendarmerie en France*. 167.
- « Les charges de Sedan » (1894, 26 août) : *Le Guérandais*.
- « Les Décorations du 14 juillet » (1895, 25 juillet) : *Le Progrès artistique*.
- « Les derniers livres de M. Paul Margueritte » (1896, 11 juin) : *Le Gaulois*.
- « M. de Gallifet » (1894, 15 juin) : *La Vigie algérienne*.
- « M. Paul Margueritte » (1890, 15 novembre) : *Le Drapeau*.
- « Revue du Jour » (1894, 10 juin) : *Journal d'Indre et Loire*.

- « Revue Encyclopédique Larousse » (1898, 20 janvier) : *Istanbul*.
- « Souscription pour la statue du Général Margueritte » (1885, 24 décembre) : *La Mahouna : journal de l'arrondissement de Guelma*.
- « Obsèques d'Edmond de Goncourt » (1896, 21 juillet) : La Presse.
- « Paul Margueritte » (1895, 19 juillet) : *Le Gaulois*.
- « Poignée d'histoires. Le général Margueritte » (1898, 27 août) : *La Croix*.
- « Un avatar intéressant » (1896, 21 septembre) : *Istanbul*.